



**H E R V É  
L E C O R R É**

**LES CŒURS  
DÉCHIQUETÉS**

**RIVAGES/NOIR**

Les cœurs déchiquetés de Hervé Le Corre

Editions Rivages

Pierre Vilar est commandant de police. Sa vie s'est arrêtée le jour où son fils Pablo a été enlevé. Avec l'aide d'un gendarme à la retraite, il fait l'impossible pour le retrouver.

Victor est collégien et vit avec sa mère Nadia. Le jour où il la découvre assassinée, son existence bascule et prend le douloureux chemin des foyers pour orphelins.

Deux pertes irrémédiables. Le lien entre elles, c'est Pierre Vilar, chargé de l'enquête sur le meurtre de Nadia. Au fur et à mesure que des pistes se dessinent, le policier se sent traqué par un homme qui semble aussi poursuivre Victor...

Grand Prix de Littérature policière

Prix Mystère de la critique

Prix Nouvel Obs/Bibliobs du roman noir français

Du même auteur  
chez le même éditeur

*L'Homme aux lèvres de saphir*

*Derniers Retranchements*

*Après la guerre*

*Prendre les loups pour des chiens*

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Ouvrage publié sous la direction  
de François Guérif

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2009  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2012,  
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3890-0

Hervé Le Corre

# Les Cœurs déchiquetés

*Collection fondée par  
François Guérif*

Rivages/noir



*Les cœurs déchiquetés qui parlent aux fantômes*

LÉO FERRÉ

*Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.  
Toute lune est atroce et tout soleil amer :  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !*

Arthur RIMBAUD, *Le bateau ivre*



*Souvent le matin, vers onze heures et quart, il garait sa voiture non loin de l'école, de l'autre côté de la chaussée, parce que de là il voyait mieux la cour déserte plantée de marronniers et les fenêtres de la classe, au premier étage. Il distinguait sur les vitres des figurines collées, des sapins, des bêtes, des bonshommes aux couleurs vives. Parfois, il apercevait la silhouette de l'institutrice, ou bien une main qui se levait, et le cœur lui battait plus vite dans ces cas-là et une amertume sèche venait se nouer dans sa gorge, alors il avalait douloureusement le peu de salive qu'il avait dans la bouche et clignait des yeux parce que ses paupières lui brûlaient d'avoir regardé si longtemps sans ciller.*

*Le bâtiment comptait quatre salles de classe à l'étage, mais dans celle dont il détaillait le bestiaire fantasque galopant sur le verre, il y avait eu Pablo. La classe des CM1 de l'année 1999-2000. Troisième pupitre, rangée du milieu. C'était une jolie salle, tapissée de dessins d'enfants et de reproductions d'art moderne et de cartes de géographie, de photos du monde, de sorte qu'une espèce d'encyclopédie murale s'était dressée autour des gosses.*

*Un dessin de Pablo était affiché au fond. Il l'avait vu quand il était venu dans la classe, après. Pablo dessinait tout le temps. On le disait doué. C'était peint sur une grande feuille de papier carrée d'un mètre de côté : on reconnaissait facilement une scène de safari pleine de lions, d'éléphants, de girafes, d'antilopes... Deux 4 X 4 fonçaient au milieu de tout ça dans l'herbe jaune ; un rhinocéros gigantesque, bleu, culbutait d'un coup de corne un troisième véhicule avec ses occupants sautant en l'air, membres en croix, comme de petites grenouilles. L'homme s'était, du coup, approché pour mieux discerner les détails et il n'avait pu s'empêcher de sourire parce que le gosse avait donné au visage de chaque chasseur une expression particulière, réjouie, effrayée ou stupide, et il avait dessiné aux animaux de beaux yeux doux ou féroces.*

*L'homme avait souri puis il s'était retourné pour essuyer ses yeux et maîtriser les sanglots qui secouaient sa poitrine. Le lendemain, l'institutrice frappait à sa porte et lui remettait le dessin, roulé à la façon d'un parchemin, tenu par un ruban rouge. Ana et lui, le soir, avaient réussi à sourire en détaillant la fresque étalée sur la table basse du salon. Ils avaient passé doucement leurs doigts sur les couleurs que leur fils avait peintes à grands coups expéditifs ou avec un soin méticuleux pour rendre par exemple les rayures d'un zèbre ou pour coiffer un chasseur d'un étrange chapeau à plume bleue. Puis ils s'étaient endormis sur le canapé, à force de larmes et d'étreintes désespérées. Réveillés en pleine nuit ils se glissèrent dans leur lit mais ne purent refermer l'œil, chacun dans sa fatigue.*

*À onze heures trente, le portail s'ouvrait et les enfants qui ne mangeaient pas à la cantine commençaient à sortir. Il y avait des parents qui venaient les chercher, des mères, presque toujours, qui se chargeaient parfois de*

*plusieurs marmots et repartaient lentement entourées de nains sautillants ou râleurs. Des hommes attendaient, aussi, le plus souvent s'exerçant à l'art d'être grand-père. L'homme dans sa voiture observait tout cela sans bouger du tout, les mains posées sur le volant. À côté de lui, sur le siège passager, dissimulé sous un chiffon bleu marine, il avait posé un pistolet de calibre 9 mm armé d'un chargeur de quinze cartouches, dont une engagée dans le canon.*

*Il suivait des yeux les enfants que n'accompagnait aucun adulte et qui s'éloignaient seuls de l'école et il les encourageait mentalement à presser le pas, à se hâter de rentrer à la maison, et il épiait les passants, plutôt rares, et les véhicules, ralentis par les dos-d'âne. Il se tenait prêt alors à bondir dehors, son arme à la main, et à en coller le canon sur le front du premier type qui aurait eu à l'égard d'un gosse un comportement bizarre, ou même à ouvrir le feu sur la moindre voiture qui s'arrêterait à hauteur d'un petit.*

*Puis, comme rien ne se passait, il redémarrait, presque étourdi de rage et de chagrin, et il retournait travailler et s'efforcer d'affronter la violence des autres surgissant de toutes parts qui le submergeait et l'effrayait et finissait par imprégner tout son esprit et stagner dans tous les recoins de son cerveau pour s'y ajouter à son inconsolable peine ; rien ne semblait pouvoir arrêter tous ces appels au standard et dans le bureau, tous les cris et le sang et les meurtrissures et les morts que ça impliquait, cette misère, toujours, et il lui semblait que les remugles de cette transpiration de la société malade et sale lui emplissaient les narines dès qu'il entraît dans l'hôtel de police flambant neuf, mitoyen du cimetière de la Chartreuse, arrogant château blanc où se nouaient et se dénouaient de noires destinées, des tragédies sans lumière ni rideau rouge. Cela ne le prenait pas à la*

gorge comme en prison cette odeur d'hommes et de graillon, non, c'était plus subtil et insidieux, entêtant jusqu'à la migraine.

Il s'appelait Pierre Vilar. Son fils, Pablo, n'aimait pas manger à la cantine. Aussi, dès qu'avec Ana, sa femme, ils l'avaient estimé assez grand, à presque dix ans, pour parcourir sans risque les quatre cents mètres séparant l'école de la maison, ils avaient cédé. Une voisine, Mme Lucien, s'occupait de lui, le faisait déjeuner. Pablo aimait beaucoup Mme Lucien. Il aimait encore plus, peut-être, son chien boxer, Billy. Souvent, elle venait chercher Pablo, les jours de pluie, par exemple. Parfois, Vilar ou Ana se débrouillaient pour le récupérer. Il était rare que le petit garçon eût à faire ce trajet seul.

Le 20 mars 2000, un mardi, Vilar devait passer le chercher. Il avait été retardé au bureau et il y avait eu cet accident sur le boulevard, de la tôle froissée et un blessé léger, apprit-il plus tard, un embouteillage, le genre de choses qu'on a oubliées le soir même. Vilar était arrivé devant l'école à onze heures trente-huit.

Quand il sonna chez Mme Lucien et qu'il vit son visage pâlir et ses yeux s'écarquiller de la question explosant au même instant dans sa tête à lui, « Pablo n'est pas avec vous ? », il se mit à courir vers l'école en suivant l'itinéraire, toujours le même, repéré vingt fois avec le gosse, et il ne le trouva pas dans la rue, non plus qu'à l'école, où, possibilité extravagante, il aurait pu être retenu pour quelque punition ou bobo sans gravité, disons que son esprit s'était jeté ces bouées-là pour ne pas sombrer dans la panique, alors il comprit, il sut, malgré les recherches qui commencèrent aussitôt, durèrent toute la journée, puis des jours et des semaines et ne donnèrent rien malgré les moyens énormes déployés et l'ardeur que mettaient les flics à rechercher le fils d'un collègue. Il sut. Mais comme on

*ne croit pas toujours à ce que l'on sait, il sentit ce jour-là s'ouvrir sous ses pieds le gouffre qui l'engloutirait et continua d'avancer au-dessus du vide sur un pont de glace, parfois attiré par cet abîme.*

*Pablo s'était volatilisé au coin d'une rue où avait tourné une voiture à la peinture métallisée, peut-être grise, peut-être verte, ou bleu ciel, Peugeot ou Citroën, avec un homme à bord, de cela les quatre personnes ayant vu quelque chose étaient sûres.*

*Pierre et Ana oublièrent alors ce qu'était dormir, manger, sourire, s'aimer. Le soir, ils s'abattaient sur le matelas et sombraient dans un abrutissement dont ils sortaient épuisés et migraineux. Ils remplissaient leur estomac, digéraient. Leur figure était un masque de carton qu'animaient des expressions réflexes polies, attendues, et que marquèrent bientôt quelques rides, ces fêlures mobiles.*

*Ils ne pensèrent plus à se regarder, à se dire des choses à mi-voix, inutiles et douces, à rassurer l'autre, même sans y croire soi-même, à se mentir juste pour le plaisir de goûter un instant à cette saveur trompeuse comme on cherche le fruit dans un bonbon acidulé, délicieux et faux, seulement pour tenir debout encore un peu. Ils ne se touchèrent plus, ne surent plus le goût des larmes de l'autre sur sa figure, oublièrent de serrer contre soi ses sanglots pour les apaiser.*

*Ils ne purent se retrouver, puisqu'on n'avait pas retrouvé Pablo.*

*Vilar prit l'habitude de revenir devant l'école, dès qu'il le pouvait, avec l'espoir fou d'y surprendre le ravisseur, de voir se former sur le trottoir, ou à bord d'une voiture, sa silhouette et les traits de son visage. Il va passer. Il sera là, tassé au fond de son siège, et il démarrera quand les gamins sortiront et il en abordera un. Il va le refaire. Et je serai là.*

*Il savait à quel point cette vision était insensée, proche du délire. C'était son travail de le savoir. Il savait aussi à quel point elle lui faisait mal, lézardait un peu plus à chaque fois son être et minait ses forces. Mais quand, rarement, il avait la volonté de renoncer à son affût, une vraie douleur, profonde, omniprésente, épuisante, un véritable manque s'emparait de son corps et le tourmentait, et lui donnait parfois envie d'extirper de son corps cette souffrance avec un poignard. Il essaya d'en parler autour de lui mais s'aperçut qu'il faisait peur aux autres avec ça et qu'ils s'écartaient de lui et de ce mal contagieux capable de réveiller des angoisses enroulées au fond des têtes ainsi que des serpents l'hiver.*

*Deux ans plus tard, lors d'une intervention difficile, il ouvrit le feu sur un suspect. La balle se logea entre deux vertèbres. On réussit à l'extraire, la victime bénéficia d'un non-lieu et de six mois de maison de repos. L'enquête montra sans peine que le tir n'était justifié par aucune circonstance de péril imminent, ni de légitime défense. Les nerfs du policier avaient lâché, sans doute. Vilar affirma que ce type, un braqueur récidiviste qu'on savait toujours armé et qui flinguait à la première difficulté, brute épaisse soupçonnée d'avoir abattu deux convoyeurs de fonds et un policier, ne valait pas la balle qu'il avait prise dans la peau. On blâma solennellement la faute grave du flic mais on refusa de sanctionner l'homme plus lourdement compte tenu du drame qu'il avait vécu, et vivait encore, si vivre est bien le verbe qui convient. On lui imposa de consulter un psychiatre, mais au bout de quelques séances les deux hommes constatèrent qu'il n'y avait rien à dire ni à faire qui pût permettre d'accepter l'inacceptable et d'apaiser un deuil sans corps. Ils se quittèrent avec courtoisie, se remerciant mutuellement du peu qu'ils avaient appris l'un de l'autre.*

*Vilar se jura qu'il ne porterait plus jamais d'arme en service, malgré l'obligation que lui en faisait le règlement.*

*Sauf quand il venait devant l'école de Pablo traquer les ombres.*

# 1

Victor se jeta dans l'ombre de la maison aux volets clos et ferma derrière lui avec effort comme s'il avait lutté contre un rôdeur essayant de forcer le seuil surchauffé, et il soupira de soulagement quand il eut pour de bon repoussé à l'extérieur l'intrusion aveuglante. Il laissa choir de ses épaules le petit sac à dos rouge dont les bretelles tirèrent sur le col de son tee-shirt et dénudèrent une épaule maigre et bronzée qu'il recouvrit d'un geste vif. Il ôta ses chaussures de sport sans se baisser ni en dénouer les lacets et il flaira l'odeur de ses pieds nus et humides. Le carrelage froid faisait se recroqueviller ses orteils. Il marcha précautionneusement en laissant derrière lui des empreintes qui séchaient aussitôt et entra dans la cuisine où flottaient des effluves de tabac froid et d'eau de javel. Aux persiennes pouroyaient deux rayons de lumière. Il agita sa main dans cet or tiède, y semant un désordre silencieux et microscopique. Il trouva dans le réfrigérateur une boîte de soda glacée, l'ouvrit en fermant les yeux au chuintement du gaz libéré et but à longs traits, adossé à un placard, et eut un renvoi qui le fit grimacer un peu. Il revint dans le couloir qui traversait la maison et joignait les

deux jardinets. Il s'aperçut que la porte de la chambre de sa mère était entrouverte. Ça signifiait qu'elle était seule, aussi l'appela-t-il en s'approchant.

Sa voix sourde et voilée se heurta au silence de sable qui l'absorba comme de l'eau. Elle dormait, sans doute. Elle le faisait souvent aux heures chaudes, lorsqu'elle était à la maison. Il poussa le battant et ne vit rien d'abord dans la pénombre des volets tirés. Il ne sentit qu'un relent de sueur mêlé à un parfum de muguet. Il vit le lit en désordre, draps et couvertures rassemblés en tas au milieu du matelas. Il vit le rideau arraché pendant à la tringle par deux ou trois anneaux seulement. Il vit au sol des sous-vêtements, le petit poste de télévision renversé.

Et, dépassant du lit, les pieds nus de sa mère. Une douleur se planta en lui et quelque chose s'arrêta et se tarit au lieu de saigner. Ni le cœur ni la pensée, mais quelque chose de profond et vital, un fluide secret que la chimie ne connaît pas. Il fit un pas de plus et la vit couchée sur le dos, nue, complètement, un bras posé en travers du ventre, les doigts fins, où luisait une bague d'argent, sur l'arrondi de la hanche. Il l'appela encore à voix basse mais bien sûr elle ne réagit pas, alors il approcha pour mieux la voir, maintenant que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité.

Il s'agenouilla.

Sa face était bleuâtre, toute la partie droite enflée, de la tempe à la mâchoire. La pommette était coupée et boursouflée au-dessous de l'œil fermé, gonflé, presque noir. L'arcade sourcilière avait éclaté et du sang avait coulé et commencé à sécher sur la mâchoire, autour de l'oreille, dans son cou. Du sang avait caillé aussi dans l'oreille, bouchée d'un amas croûteux, noirâtre. Il y avait du sang sur l'oreiller et sur les draps. Ses lèvres étaient difformes, coupées, entrouvertes sur sa langue qui pointait entre les dents brisées.

Victor chercha alors le visage de sa mère dans cette figure détruite, ne le retrouva que sur son profil gauche, où l'œil grand ouvert, à la prunelle fixe et terne, aux longs cils bruns écarquillés, ne regardait plus rien.

Le reste de son corps, qu'il osait à peine regarder, était parsemé d'ecchymoses. Sur les seins, sur les côtes. Une cuisse avait noirci du genou à l'aine.

Il se remit debout, demeura quelques secondes les mains croisées derrière la nuque. On entendait parfois une voiture passer dans la rue, après quoi le silence était plus écrasant encore. Puis il s'avança, prit le corps de sa mère sous les bras et souleva son buste mais recula sous son poids et heurta derrière lui la cloison et s'y appuya pour souffler et durcir sa force. Ensuite il assura sa prise et la tête massacrée balla contre son bras et à ce moment-là il faillit hurler et seules les larmes débordèrent cependant qu'il serrait les dents et traîne vers le lit le corps, pas à pas, dont les talons frottaient la moquette avec un feulement sourd. Il reniflait et grimaçait d'effort et de chagrin, quand enfin il sentit contre ses jambes le matelas et s'y laissa tomber, le corps sur lui, la tête de la morte entre ses cuisses, et il se contorcionna de telle sorte qu'il put redescendre du lit et ramener les jambes sur le lit puis, enfin, debout de nouveau, la halant par les bras, il parvint à la coucher à peu près normalement et installa un coussin sous sa nuque.

Il essaya de reprendre sa respiration, le cœur affolé, la sueur lui dégouttant du menton, et souffla plusieurs fois, courbé, mains sur les cuisses, laissant les coulures de morve pendre de son nez puisque chacun de ses souffles était un sanglot.

Il se redressa, s'essuya la bouche et le menton du revers de la main puis couvrit du drap le corps qui semblait maintenant reposer vraiment, puis se passa une main dans le cou mouillé de sueur, puis s'inclina de nouveau vers le cadavre de sa mère, caressa le visage,

insista du bout des doigts sur les yeux pour les clore mais n'y parvint pas car le regard avait une fixité qu'il ne pouvait comprendre, alors il promena son index sur les lèvres meurtries, sur les dents, puis embrassa le front très doucement en retenant son souffle. Il s'écarta du lit et resta un moment, bras ballants, au milieu de la pièce où bourdonnait une mouche qu'il ne put apercevoir. Immobile, il essayait de respirer à fond, bouche ouverte, et soulevait avec effort sa poitrine maigre.

Il sursauta au passage d'une voiture dans la rue et sembla sortir alors de sa torpeur. Il alla s'asseoir sur le tabouret pivotant posé devant la commode, regarda encore le cadavre sans bouger, les yeux brillants, puis se retourna vers le miroir où il espéra voir encore une fois s'animer l'image de sa mère et considéra le désordre de femme répandu là, parfumé et luisant, brosses, fioles, tubes, emballages aux airs précieux, bijoux aux reflets d'or. Il appuya sur ses joues du plat des mains, tira vers le bas ses paupières, déformant ses traits pour leur donner des apparences grotesques ou monstrueuses. Dans la glace, grimaçant, il n'avait plus d'âge. Déjà trop vieux, ou pour toujours bloqué ce jour-là, emmuré dans cet instant sombre. Il passa à ses doigts les bagues qui traînaient et il tendit sa main devant lui pour apprécier l'effet qu'elles produisaient mais la pénombre de la pièce en étouffait tout éclat, si bien qu'il les ôta en forçant parfois lorsque les anneaux étaient trop étroits. Il promena ensuite ses mains et son visage au-dessus des pots de crème, des bâtons de rouge à lèvres, éprouva sur sa peau la douceur de pinceaux dont le contact de petits animaux dociles le fit frissonner. Il demeura longtemps devant cet étalage de coquetterie, fouillant des troussees avec minutie et retenue sans faire le moindre bruit, vaporisant vers le miroir des parfums que la chaleur mêla en un écheveau de senteurs lourdes.

Il ouvrit des tiroirs, y tâtonna sans conviction, en retira des brosses, des peignes, des pinces, des barrettes, tout un attirail dont il s'absorba pendant quelques minutes à démêler les cheveux qui s'y étaient accrochés pour les rouler délicatement autour de ses doigts, puis les dérouler et tâcher de s'en défaire, mais les bruns filaments adhéraient à sa peau humide et il lutta dans le silence, le souffle presque coupé par l'effort qu'il produisait. Il se frotta finalement les mains avec violence et continua l'exploration des tiroirs. Il en exhuma un tube de cachets et déchiffra la mention NE PAS DÉPASSER LA DOSE PRESCRITE dans un cartouche rouge, puis glissa le médicament dans sa poche.

Il se retourna vers l'obscurité vide, manquant tomber de son tabouret, et il contempla le corps étendu sur le lit, reposant dans ce massacre, parmi la pâleur des draps. Il se leva et courut à la cuisine. Là, il remplit un grand verre d'eau et avala en trois fois tous les cachets du tube en secouant à chaque gorgée sa figure livide. Après quoi il ferma tout à fait fenêtres et volets, fit claquer les verrous, arracha la prise du téléphone et alla se coucher à côté du lit de la morte, à l'endroit où il l'avait trouvée, un coussin sous la tête, et glissa une main sous le drap pour trouver la main de sa mère. Il s'endormit rapidement, une vague nausée au creux de l'estomac, et ne sentit pas sur sa peau les mouches qui se posaient et s'y frottaient les pattes avant de repartir, lourdes et bruyantes, vers ce qui les attirait vraiment.

Un visage se tenait au-dessus de lui, brillant de sueur, les yeux écarquillés, le nez et la bouche couverts par la coquille blanche d'un masque. On lui tapota les joues, il entendit des gens qui parlaient puis aperçut des têtes autour de lui, semblablement masquées, et il pensa qu'il se trouvait à l'hôpital sur une table d'opération. Les voix retentissaient sans écho, indistinctes, et les figures de

ces gens tournaient autour de lui, manège de lenteur au centre duquel il se sentait flotter, sans poids ni réalité. Il referma les yeux, mais sous ses paupières l'attendait un éblouissement bleuté, un éclair permanent consumant son cerveau. Un cri rauque le ramena à la lueur du jour qu'il remarqua alors sur la blancheur du plafond où dansaient des ombres sans contour précis.

L'homme était toujours penché sur lui et examina ses yeux en lui écartant les paupières. Puis on lui envoya dans les pupilles la lumière crue d'une petite lampe. « Il revient », dit une voix. Il essaya de tourner la tête mais ressentit aussitôt dans la nuque une raideur glacée, en même temps qu'un vertige accélérât le carrousel des silhouettes qui passaient dans son champ de vision. Il sentit sur sa peau la pression du tensiomètre, puis presque aussitôt on le débarrassa du brassard. Ensuite on le prit aux aisselles et il vit la pièce se remettre violemment à l'endroit, et tout cessa de tourner soudain, la scène se figea, les hommes le regardèrent avec tristesse ou étonnement, et il considéra tour à tour leurs yeux démesurés, par-dessus les masques blancs, qui convergeaient sur lui et semblaient le tenir debout à la manière d'un faisceau de perches invisibles tendues à quelqu'un qui se noie, et il entendit près de son oreille qu'on lui demandait s'il allait bien, si tout allait bien, et il ne sut quoi répondre, car peut-être à ce moment-là ne savait-il pas s'il pourrait un jour répondre à quelqu'un, faire vibrer ses cordes vocales autrement qu'en un grognement ou un cri. Mais la voix insistait et un visage apparaissait dans son champ de vision, surgissant derrière lui, alors il tourna un peu la tête, l'inclina, plutôt, et parvint à hausser les épaules.

La mémoire lui revint en même temps que l'odeur de putréfaction se formait sur ses terminaisons sensorielles renouées une à une, et il marcha d'un pas hésitant vers le lit que lui dissimulaient trois hommes au visage

caché sous des masques chirurgicaux, équipés de gants en caoutchouc et vêtus de combinaison blanche. Il tituba et dut s'arrêter, et sentit sur ses flancs des mains prêtes à le soutenir. Il regarda sans comprendre le tuyau de la perfusion accroché à son bras puis marcha encore, un, deux, trois pas, et parut défier les hommes affairés qui n'avaient pas bougé. Le silence était retombé brutalement dans la pièce et on n'entendait plus que des souffles courts et des raclements de gorge, et lorsque passa dans la rue une voiture dont le vacarme s'engouffra par la fenêtre entrouverte sur la chaleur du jour, il se lança en avant et trébucha au pied du lit où il ne reconnut pas sa mère, la peau bleuie et marbrée, le visage gonflé aux lèvres encore plus retroussées dans une expression pétrifiée d'horreur comme si elle avait eu conscience de ce qu'elle était devenue. Il était tombé à genoux, alors il se redressa à hauteur du matelas, dans l'axe des jambes légèrement écartées, et il prit appui sur le pied du lit, et son estomac se souleva en vain, incapable d'expulser l'effroi qui désormais nichait là en oiseau carnivore. On le tira en arrière en lui conseillant de ne pas rester là, mais il résista et s'accrocha aux draps si bien qu'on dut doigt après doigt lui faire lâcher prise et qu'on le traîna hors de la pièce dans une rumeur chuchotée de mots apaisants et d'assurances, jusqu'à ce qu'arrivé sur le seuil noyé de lumière il s'évanouisse en se griffant les bras à un rosier grim pant.

C'était blanc. Plafond et murs. Une femme le regardait, en blouse blanche, mains dans les poches. Elle lui sourit, l'informa qu'il avait dormi pendant deux jours, et qu'il allait mieux maintenant, et lui demanda s'il avait envie ou besoin de quelque chose. Puis, devant son mutisme, elle s'approcha de lui, s'assit sur le lit, l'ausculta, et testa ses réflexes avec un petit marteau rond. Le garçon se laissait faire, il la regardait s'occuper de

lui et son regard n'exprimait rien, se contentant de luire, immense, et d'absorber tout ce qu'il couvrait dans des gouffres insoupçonnables. La femme se releva et le considéra quelques secondes en souriant encore, jusqu'à ce qu'il détourne les yeux vers la fenêtre où pointait la cime de peupliers luisants de soleil.

« Il y a quelqu'un qui voudrait te parler. Il est de la police. Il voudrait te poser des questions sur ce qui s'est passé. Tu es d'accord ? »

Comme il restait silencieux, la femme se retourna et fit signe à quelqu'un de s'approcher. Un homme entra dans la chambre et dit un bonjour auquel le garçon ne répondit pas. Victor le toisa sans jamais croiser le regard curieux ou étonné que le flic avait posé sur lui. Il était brun, vêtu d'un polo noir, d'un veston et d'un pantalon clair. Il s'installa aussitôt sur une lourde chaise d'acier chromé et de skaï qui racla le sol désagréablement.

Le garçon ne lui prêtait plus aucune attention. Il se contentait de laisser traîner son regard dans un coin de la pièce comme s'il cherchait à débusquer de la poussière.

« Victor ? On peut parler un peu ? Je suis le commandant Vilar. Je suis là pour trouver qui a... »

Il s'interrompit, parce que Victor venait de lever vers lui ses yeux luisants et noirs et que ses paupières battaient plus vite.

« On peut parler ? Tu veux bien ? »

Le garçon fit oui de la tête, puis se mit à gratter sur son bras les griffures causées par le rosier et se concentra sur les petites croûtes qu'il arrachait délicatement du bout des ongles.

Le policier ne parla pas tout de suite : il se contentait d'observer le garçon qui lui-même le guettait du coin de l'œil. Alors se faufila entre eux la rumeur atténuée de l'agitation qui régnait dans l'hôpital, faite de grincements de portes et d'appels étouffés, de rires, aussi,

des rires de femmes éclatant soudain pour s'éteindre aussitôt dans un chœur sombre de voix graves. L'homme prit dans sa poche de veste un petit calepin et un stylo-bille dont il fit jaillir la pointe puis, d'une voix douce, parfois hésitante, il lui expliqua qu'il voulait en savoir plus sur sa mère pour coincer celui qui lui avait fait ça (il le dit ainsi et l'on aurait pu croire qu'il évoquait une quelconque agression dans la rue, sans oser parler de la mort, ni de son odeur, ni de l'épouvante dans laquelle ils avaient pénétré deux jours plus tôt en réprimant un haut-le-cœur, en ravalant leur nausée), et qui peut-être avait ses habitudes auprès d'elle, quelqu'un qu'il aurait pu croiser, ou entendre, dont le prénom aurait pu être prononcé. Il lui recommanda de bien fouiller dans sa mémoire et de passer en revue les visages ou les noms, les commentaires que la morte avait pu faire, on avait vraiment besoin de lui, il était le témoin principal alors il devait faire un effort, même si ce n'était pas facile, et le flic répéta ses questions, les reformula en les alourdissant de mots inutiles et de phrases alambiquées, tordues de précautions articulées *mezza voce*, de raclements de gorge, de gestes des mains apaisants. Victor les regardait, ces mains, animaux incongrus ou marionnettes qu'on aurait agitées en vain pour le distraire, mais quand enfin le policier se tut, et que sa respiration légèrement essoufflée prit le relais, il ne dit rien, laissant cette horloge à air, humide et saccadée, égrener le temps.

Puis le policier réitéra ses questions, les reformula à voix basse, courbé vers le garçon à la manière d'un confesseur.

Le médecin revint au bout d'un quart d'heure, toujours souriante, et se trouva empêtrée dans ce silence écrasant de questions murmurées, sans écho, plus accablant que si personne n'avait parlé, et au bout d'un moment, à voix basse aussi, elle conseilla au policier

de cesser l'interrogatoire car l'enfant était fatigué. Alors il se leva avec effort, sans doute à contrecœur, et prit congé de Victor en lui tendant la main, dans laquelle le garçon, en levant mollement un bras maigre, posa cinq doigts flasques comme un bouquet de fleurs fanées.